

HORTHY, personnage éponyme de la tragédie nationale hongroise

19. Feb. 1957

Par ALBERT MOUSSET

L'oubli à peu près total dans lequel Horthy était tombé depuis son exil ne doit cependant pas effacer son nom de l'histoire. Qu'on pense du bien ou du mal de sa politique elle n'en fut pas moins, entre les deux guerres, dans la zone la plus mouvante de l'Europe, à l'origine de remous ou de réactions en chaîne qui devaient finir par jeter son pays dans la mêlée d'où est sortie la guerre.

Le régime instauré par Horthy s'inscrit entre deux révolutions : l'éphémère dictature de Bela Kun et la soviétisation implantée par l'occupation russe.

Ainsi la régence couvrit la période de vingt-quatre années pendant laquelle la Hongrie, séparée de l'Autriche, vécut d'une vie indépendante, bien que soumise par les traités à des servitudes que tous ses efforts devaient tendre à éliminer.

La personnalité de Horthy, mise en relief par son passé militaire et sa résistance aux bolchevistes, répondait assez bien en 1920 aux exigences d'une situation qui demandait à la fois le sens de l'intérêt national et une vision lucide des écueils entre lesquels ce marin allait se trouver obligé de louver pour stabiliser son régime.

Il y mit beaucoup de persévérance et pas mal d'astuce. Avant son élection comme régent, en mars 1920, il avait donné à l'empereur Charles des assurances d'inébranlable fidélité. Mais, exploitant le veto mis par les autres Etats successeurs à une restauration des Habsbourg, il lia son maintien au pouvoir à la sécurité du pays et déjoua par la force les tentatives de l'ex-souverain pour remonter sur son trône. Il créa ainsi un alibi dynastique, qui trouvait justification ou prétexte dans une singularité du droit constitutionnel hongrois : le rôle à la fois mystique et positif de la sainte Etienne, qui assure la pérennité du principe monarchique indépendamment du personnage qui l'exerce.

C'est ainsi que pendant près d'un quart de siècle, la Hongrie put rester une monarchie sans roi, grâce à l'existence de la couronne au château de Buda, sous sa garde d'honneur.

Trois fois dans son histoire la Hongrie avait confié sa destinée à un régent : Jean Hunyade et Szilagy au quinzième siècle, Kossuth en 1849. Horthy apparemment se situait dans une lignée honorable.

Cet amiral sans flotte devenu roi sans couronne était de vieille souche aristocrate magyare, avec les préjugés de sa caste, une forte tendance à l'antisémitisme, assez de largeur de vues toutefois pour se poser en arbitre entre les partis. Il savait à l'occasion parler aux masses. S'adressant un jour aux ouvriers de Tatabanya, il leur dit : « Si je me place sur cette estrade pour me faire entendre de vous, ce n'est pas pour paraître plus haut que vous ne l'êtes, c'est pour vous bien regarder dans les yeux. » Sa politique sociale n'en fut pas moins inspirée de l'esprit le plus rétrograde.

Il rêvait de créer une régence héréditaire : l'Assemblée nationale devait faire de son fils, Etienne (mort tragiquement peu après), son remplaçant permanent. Il exigera en 1933 une extension de pouvoirs qui, avec la caution de l'irresponsabilité, lui confère une véritable souveraineté.

Mais c'est évidemment sur sa politique extérieure que l'histoire le jugera.

Elle s'inscrit dans deux périodes.

Dans la première, Horthy tient tête aux Etats successeurs, surtout la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie et la Roumanie, hantées par la crainte perpétuelle d'une restauration des Habsbourg, origine du traité de contre-assurance connu sous le nom de Petite Entente. Dans cet éphémère printemps de la liberté que fut, au lendemain de la première guerre mondiale, le triomphe du principe des nationalités, la Hongrie représentait la négation historique de ce principe. Le traité de Trianon en avait fait un Etat raciste magyar malgré elle, car elle vivait sur la conception d'une réunion de peuples allogènes autour de la couronne de saint Etienne. C'est ainsi que, pour récupérer ses anciennes frontières, la Hongrie devint le coq de combat du révisionnisme.

Elle allait donc se trouver sur la ligne de Mussolini et de Hitler, avec cette différence fondamentale que le pangermanisme nazi était, lui, essentiellement racial.

C'est ainsi qu'après 1939 le régent va se trouver impliqué dans la lutte engagée par les puissances de l'Axe pour bouleverser l'équilibre européen.

Personnellement, Horthy — aristocrate et marin — n'a de sympathies que pour l'Angleterre. Il a, à l'égard des Italiens, les préventions d'un vieil amiral austro-hongrois. Quant aux Allemands il les traite, devant Ciano, de « brigands et de bouffons ». Mme Horthy va jusqu'à dire qu'elle prendrait les armes si l'occasion se présentait de les combattre.

Mais la tornade qui s'annonce à l'est de l'Europe l'amène à prendre des positions qui ne répondent point à ses préférences. Il adhère à l'Axe sur la foi de spéculations hasardeuses : l'Italie pourrait étayer ses revendications territoriales à l'égard de la Yougoslavie ; l'Allemagne est le seul rempart qui puisse protéger les Hongrois contre l'impérialisme des Soviétiques.

Le malheur est qu'à Rome comme à Berlin la Hongrie n'est regardée que comme un enjeu, une occasion de brouiller les cartes et d'intriguer dans le monde balkano-danubien.

Horthy n'a jamais eu beaucoup d'illusions sur les avantages qu'il pouvait escompter de la politique italophile du comte Bethlen, ou de l'orientation pro-allemande du général Gömbös, mort en octobre 1936. Si, d'ailleurs, il feint de rechercher l'amitié de Hitler pour bénéficier d'une subversion de l'ordre européen, Hitler de son côté mise sur une subversion du régime Horthy au profit d'une pénétration national-socialiste ; d'où le mouvement des Croix fléchées.

L'arbitrage de Vienne a toutefois donné

à Horthy une satisfaction en lui permettant de paraître, dans sa « terre rédimée », monté sur un cheval blanc et dans sa tunique noire d'amiral.

Mais l'accord germano-soviétique de septembre 1939 avait ruiné l'espoir qu'il avait de voir l'Allemagne en finir avec le régime soviétique. Il cherche tour à tour un appui à Rome contre les exigences du Reich, et un retournement à Berlin contre la politique stalinienne. En attendant, il prend des garanties dans son voisinage immédiat : c'est l'objet du traité d'amitié conclu en décembre 1940 avec la Yougoslavie. Trois mois plus tard, lorsque les troupes allemandes entrent à Belgrade, il déteste à une mise en demeure de Hitler et dénonce ce pacte. La Grande-Bretagne menace à son tour de rompre avec la Hongrie si elle s'associe à l'agression contre la Yougoslavie. Ici, la défaillance du régent est totale. Mais l'honneur du gouvernement hongrois est sauf : en vrai Magyar le premier ministre Teleki, après avoir signé la rupture du pacte, se suicide...

Et peu après c'est la déclaration de guerre à la Russie, le 27 juin 1941. « Notre pays ne recherche aucun agrandissement territorial ; c'est la nécessité qui l'a obligé à prendre les armes », déclare le gouvernement de Budapest.

La « nécessité » avait, au vrai, jeté la Hongrie en plein désarroi. La mort de son fils acheva de désorienter le régent, qui

assistait à l'écroulement national et familial de ses ambitions. Les manœuvres qu'il avait crues habiles se retournaient contre lui. Le drame se termina sur une ridicule entrevue avec des « émissaires de Tito », qui étaient en réalité des agents du service secret allemand.

On connaît le reste. Horthy proclame, le 15 octobre 1944, l'armistice immédiat, se place sous la protection de l'Allemagne, fait ses adieux au peuple hongrois, après avoir dévolu ses pouvoirs à Szalasi, l'homme de Hitler devenu « chef de la nation ». A la nuit de Noël qui suivra, les troupes de Tolboukine encerclent Budapest.

Cité comme témoin à Nuremberg, Horthy se déchargera sur ses collaborateurs des responsabilités encourues par lui à l'égard de la Yougoslavie en avril 1941 et lors de l'attaque contre la Russie en juin suivant.

Il est peu vraisemblable que l'histoire avalise cette diversion.

La réalité est que Horthy, voué à une sorte de fatalité, ne mita que sur de mauvaises cartes, mais la justice oblige à reconnaître que la situation géographique de son pays et le bouleversement de l'Europe pendant la dernière décennie de sa régence rendaient le jeu singulièrement difficile.

Il était de ceux qui n'ont rien oublié, rien appris. Pour avoir ignoré les leçons de la première guerre mondiale il précipita son pays, à la fin de la seconde, dans l'abîme d'où il l'avait tiré.

N.Y.H.T.

12. Feb. 1957

Rites for Horthy

LISBON, Feb. 11 (U.P.).—Adm. Nicholas Horthy, former Regent of Hungary, was buried today in the British cemetery here. He died Saturday at the age of 88.

He was dressed in the uniform of an admiral of the Austro-Hungarian Navy, and his coffin was draped with the Hungarian flag.

His uniform was bare of medals. The Nazis stripped him of all honors and medals when they arrested him in 1944, and the decorations were never recovered.